Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 26 (1893)

Buchbesprechung: Théologie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 06.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

BULLETIN

THÉOLOGIE

EUGÈNE DE FAYE. — LES APOCALYPSES JUIVES [1].

Il nous est arrivé de rencontrer des pasteurs qui ignoraient qu'outre l'apocalypse de Jean, il existait encore d'autres apocalypses. Après la publication de la belle étude de M. Eugène de Faye sur les *Apocalypses juives*, une telle ignorance ne serait plus excusable. Le travail de ce jeune savant est une œuvre originale et personnelle, qui ne manquera pas d'être favorablement accueillie par les théologiens s'intéressant à cet ordre de recherches.

M. de Faye a nettement délimité son sujet. Il a écarté, d'une part, les livres apocryphes de l'Ancien Testament, qui ont subi plus ou moins l'influence de l'esprit grec ; et d'autre part, les oracles sybillins d'origine juive, dus à la plume de théologiens judéo-alexandrins, dont l'éducation était hellénistique. Il a voulu n'avoir affaire qu'à des écrits purement juifs, composés en dehors de toute influence étrangère. En appliquant ce principe, son choix s'est porté sur six écrits, qu'il nous donne (nous ne savons trop pour quelles raisons) dans l'ordre suivant : les apocalypses d'Esdras, de Jean, de Baruch, d'Hénoch, le Testament des XII patriarches et l'Assomption de Moïse.

L'analyse littéraire, historique et critique de ces livres est relèguée dans un *Appendice* spécial, que pourront se dispenser de lire ceux qu'effraient les discussions d'érudition pure. Nous ne pouvons que louer l'auteur de cette disposition. Elle lui a permis d'entrer en

[1] *Les Apocalypses juives, Essai critique, littéraire et théologique*, par EUGÈNE DE FAYE. Paris, Fischbacher, 1892. 226 pages.

matière sans alourdir son travail d'un bagage scientifique rébarbatif, et sans enlever aux critiques de profession la possibilité de contrôler dans le détail la justification des hypothèses servant de base à l'ensemble du travail. Cette étude est faite avec le soin le plus minutieux et avec une sûreté de jugement qui révèle un esprit exercé à la critique et un penseur maître de son sujet.

Ce n'est pas chose facile de déchiffrer ces écrits si bizarres et si mystérieux. La langue des apocalypses est une langue tout à fait à part, que le commun des mortels, même des philologues, ne comprend pas. C'est une langue imagée, énigmatique, hiéroglyphique, dont il faut avoir la clef pour la comprendre. Autrement on se figurerait volontiers lire les élucubrations d'un cerveau malade.

Voici, par exemple, un grand aigle qui apparait au Voyant du livre d'Esdras. Il a six paires d'ailes et trois têtes. L'envergure de ses ailes couvre la terre. Quatre autres paires d'ailes sortent des premières. Une voix qui semble venir du milieu du corps de l'aigle, ordonne aux ailes et aux têtes de régner, chacune à son tour, d'abord les ailes, puis les têtes. Les règnes d'ailes se succèdent. Celui de la seconde dure plus du double du règne des autres. Les douze premières ailes et deux de la seconde série disparaissent ainsi. Il reste six ailes et trois têtes. Deux de ces ailes se séparent des autres et se placent au-dessous de la tête qui est à droite. Les quatre autres tentent de régner. Elles disparaissent. La tête du milieu devient plus puissante que ne l'ont été les ailes; elle est la maîtresse du monde. Les deux autres têtes lui succèdent; mais l'une d'elles, celle de droite, dévore l'autre. Tout à coup, un lion furieux sort d'une forêt. Il parle à l'aigle. Il lui reproche les excès de sa domination, sa ruse, ses mensonges. Pendant que le lion parle, la tête et les deux ailes qui restaient disparaissent. Enfin le corps entier de l'aigle brûle.

Voici un autre tableau, qui se trouve dans l'apocalypse de Baruch. Une immense forêt, entourée de précipices, apparaît. En face d'elle s'élève une vigne; à son pied jaillissent les eaux paisibles d'une source. Celle-ci s'avance vers la forêt; elle grossit, devient une mer immense, dont les flots submergent la forêt, déracinent les arbres et font crouler les montagnes alentour. De toute la forêt il ne reste debout qu'un cèdre. Bientôt lui aussi chancelle et tombe. Alors la vigne s'avance, accompagnée de sa source. Elle s'approche du cédre déraciné qu'on lui apporte, et lui reproche son iniquité. Là dessus le cèdre s'enflamme et brûle. La vigne grandit. Le lieu où elle se

trouve est une plaine couverte de fleurs qui ne peuvent se faner.

Dans l'apocalypse d'Hénoch, nous voyons apparaître toutes sortes de bêtes : des taureaux, des génisses, des lions, des tigres, des loups, des chacals, des chiens, des sangliers, des renards, des lapins, des pourceaux, des oiseaux de toute espèce. Les astres marchent, mangent, procréent ; de leur union avec les filles des hommes naissent des éléphants, des chameaux, des ânes. Un taureau blanc apparaît au milieu d'un troupeau de brebis, et les brebis se métamorphosent en taureaux.

Et cela continue ainsi.

A lire ces incohérences, on se demande si l'on n'a pas affaire à des hallucinés, à des gens qui ont mis par écrit leurs cauchemars. Eh bien non, ce sont des gens de sens rassis. Toutes ces images ont une signification précise; ce sont les lettres d'un alphabet, c'est une écriture d'un genre particulier, une espèce d'écriture en rébus. Pas plus que les rébus ou les hiéroglyphes, ces images ne composent des tableaux. C'était une erreur de nos ancêtres d'en donner les dessins dans nos vieilles bibles. Ces images apocalyptiques ne sont pas faites pour être peintes ou dessinées, elles sont faites pour être *lues*.

Les lecteurs connaissaient parfaitement le sens de cette écriture mystique, que les auteurs employaient pour cacher aux autorités hostiles leur enseignement plus ou moins révolutionnaire, et pour enflammer le zèle de leurs partisans. M. de Faye s'est mis à étudier leur langage, il s'est laissé initier à leur symbolisme, il a trouvé le chiffre de leur écriture secrète, la clef de leur énigme, et il est parvenu à lire ces pages couvertes d'hiéroglyphes comme si elles étaient écrites dans le français le plus limpide. C'est un plaisir de le suivre et de le prendre pour guide dans la lecture et l'explication de ces productions si étranges et en même temps si instructives de l'ancienne littérature juive.

Au fond, une seule et même idée remplit toutes ces apocalypses : elles annoncent toutes le triomphe final du peuple d'Israël el l'écrasement de ses ennemis. C'étaient à la fois des écrits patriotiques, ardents, stimulant ce qu'on pourrait appeler le chauvinisme de la nation juive, et des écrits de consolation, prêchant la patience, la confiance en Dieu, et ouvrant au peuple opprimé les perspectives d'une félicité prochaine et idéale. Ces écrits ont pour nous d'autant plus d'intérêt qu'ils étaient la lecture favorite des Israélites pieux du temps de Jésus Christ et de l'Eglise chrétienne primitive.

Ils nous apprennent de quelles idées on se nourrissait et dans quelle atmosphère enfiévrée on vivait à cette époque.

Au point de vue littéraire, les apocalypses qui nous ont été conservées, sont toutes des compilations ; elles renferment de petites apocalypses qu'un dernier rédacteur a réunies et plus ou moins fusionnées. M. de Faye, par une analyse pénétrante et très judicieuse, a cherché, après d'autres, à retrouver et à reconstituer les apocalypses primitives qui sont entrées dans la composition de nos apocalypses traditionnelles. C'est ainsi qu'il a trouvé quatre apocalypses dans Esdras, quatre dans Baruch, deux petites apocalypses juives dans l'apocalypse de saint Jean. Et ses démonstrations sont faites avec une compétence et un esprit scientifique qui ne laissent pas d'inspirer la plus grande confiance au lecteur.

On peut considérer l'*Appendice* comme le fondement de l'édifice, sur lequel s'élèvent deux étages, deux grandes divisions, dont la première est consacrée à l'examen historique des apocalypses, notamment aux questions relatives à leur date et à leur origine, et la seconde à leur théologie.

Dans la première partie, l'auteur fait le classement des apocalypses. Il les répartit en trois groupes : les apocalypses *populaires*, les apocalypses *rabbiniques* et les apocalypses *transcendantes*. Cette division répond, d'une manière générale, au caractère de ces apocalypses. Le terme de « transcendantes » n'est peut-être pas très heureux pour désigner les apocalypses qui se distinguent par leur tendance spiritualiste ; mais on se rend facilement compte de ce que M. de Faye entend par cette désignation.

Nous regrettons que l'auteur ait négligé d'exposer les règles, d'après lesquelles il cherche à dater les apocalypses. Il n'y a guère d'écrits anciens, anonymes ou pseudonymes, auxquels il soit plus facile d'assigner une date approximative. Le visionnaire, qui prend généralement son point de vue à quelques siècles en arrière de son temps, annonce sous une forme prophétique les évènements historiques qu'il connaît et qu'il décrit avec une grande précision ; mais arrivé à son temps, il est à bout de son savoir, et alors il présente l'avenir en termes vagues et oratoires. La date du livre est celle où s'arrêtent les données historiques et où commencent les prophéties nébuleuses. Se guidant d'après cette règle, M. de Faye a su assigner à la plupart de ses apocalypses une date qui ne doit pas beaucoup s'éloigner de la vérité.

Un des grands mérites de son livre est d'avoir daté un certain

nombre de doctrines que nous trouvons dans la Mischna et le Talmud, et dont la date ou plutôt l'âge était absolument incertain. Quand on lit le beau livre de M. Ferdinand Weber sur la théologie synagogale, que M. de Faye a largement utilisé, on est constamment poursuivi du regret de se trouver en présence de doctrines non datées. On aimerait savoir si telle doctrine était déjà enseignée dans les synagogues au temps de saint Paul, au temps de Jésus-Christ ; mais dans la Mischna et le Talmud les doctrines les plus anciennes et les plus modernes sont mêlées sans aucun discernement, et rien n'y permet d'en fixer l'âge. M. de Faye a fait un effort très heureux pour dater quelques-unes de ces doctrines, qu'il expose dans les trois chapitres de sa deuxième partie, sous les titres suivants : « Les idées de préexistence » (Le Messie ; la Jérusalem céleste; le Paradis ; Behemoth et Leviathan) ; « La demeure de Dieu et la lumière divine » (Le ciel juif ; la matière lumineuse) ; « Le monde supra-sensible » (Genèse de cette notion ; milieu et conditions de son éclosion). En poussant ses recherches un peu plus loin, il aurait pu dater encore quelques autres doctrines : la prédestination, la justification, l'expiation, la doctrine des peines des méchants dans une autre vie. Grâce aux dates des apocalypses, on peut fixer, sinon l'âge absolu de ces doctrines, du moins une époque très reculée et très précise où elles ont été enseignées en Palestine. On les enseignait au siècle apostolique. C'est là un résultat d'une portée considérable.

Selon M. de Faye, toutes ces doctrines étaient foncièrement juives et plongeaient leurs racines dans l'Ancien Testament. Il conteste que les apocalypses dont il s'occupe, aient subi la moindre atteinte de l'influence grecque Nous ne saurions, sur ce point, nous ranger entièrement à son avis. Les idées de préexistence étaient platoniciennes ; et la croyance à une vie future dans le ciel ne se trouve pas dans l'Ancien Testament. C'est par la bible grecque, notamment par quelques livres apocryphes, et par la théologie judéo-alexandrine que la pensée grecque a pénétré dans le judaïsme palestinien. Celui-ci eut beau se barricader contre les influences externes, il ne put empêcher l'air ambiant de pénétrer dans la place. Déjà du temps de Jésus-Christ, il y avait une école alexandrine à Jérusalem (Actes VI, 9). Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que l'on trouve des traces de l'esprit grec dans les écrits juifs de cette époque.

Ce qui a induit M. de Faye en erreur sur ce point, c'est une confusion très pardonnable, mais non moins réelle, entre la forme et le fond, entre l'idée qui est grecque, et la forme qu'a revêtue cette

idée dans la pensée juive. En voyant la pensée grecque dans son incarnation juive, on peut ne plus la reconnaître. Il n'en est pas moins certain que l'ancien hébraïsme ne connaît ni la préexistence des âmes, ni celle du Messie, ni l'immortalité native de l'âme, ni le royaume messianique dans le ciel. Toutes ces doctrines sont des infiltrations étrangères dans les apocalypses.

Nous n'en croyons pas moins qu'il y a quelque chose de légitime dans la thèse de l'auteur : elle est une réaction très justifiée contre la tendance qui a menacé de nous envahir et qui voyait du philonisme dans toute la littérature juive et chrétienne. C'était un extrême. Par réaction, M. de Faye est allé à l'extrême opposé. Mais ces alternances sont une des conditions psychologiques du progrès. Loin de nous en plaindre, nous devons de la gratitude à ceux qui travaillent à nous faire avancer dans la connaissance de la vérité historique; et l'étude de M. de Faye est une large et belle contribution à cette œuvre.

E. MÉNÉGOZ.

R. SOHM. — APERÇU DE L'HISTOIRE DE L'EGLISE CHRÉTIENNE[1].

On nous offre ici la traduction d'un petit volume intitulé *Kirchengeschichte im Grundriss*, dans lequel M. Sohm, l'éminent professeur de droit ecclésiastique de l'université de Leipzig (précédemment de celle de Strasbourg), a réuni une série d'articles publiés dans une revue allemande, *l'Allgemeine Konservative Monatsschrift*. Le but de l'auteur était de présenter l'histoire de l'Eglise comme une portion de l'histoire universelle et de mettre ses lecteurs à même d'embrasser dans une vue d'ensemble les grandes phases de son développement à travers les siècles, en même temps que de se rendre compte des forces spirituelles que le christianisme a répandues dans le monde.

L'ouvrage est divisé en cinq chapitres : I. Les origines (jusqu'aux débuts du monachisme et à saint Augustin) ; II. Le moyen âge ; III. L'âge de la Réformation ; IV. Piétisme et rationalisme (Aufklärung) ; V. Le dix-neuvième siècle. Ces trois derniers chapitres remplissent à eux seuls près de la moitié du volume.

Dès sa première apparition, au commencement de 1888, cet

[1] Traduit librement de l'allemand (par Mme Zeerleder, de Berne) Lausanne, 1892. Georges Bridel & Cie éditeurs. 277 pages.

abrégé a été salué, par les juges les plus compétents, comme un ouvrage excellent en son genre. « Je ne saurais dire, ainsi s'exprimait le professeur Harnack dans son Journal de littérature théologique, comment le problème consistant à résumer l'histoire de l'Eglise en moins de 200 pages (en effet, l'original allemand n'en a que 194) pourrait être résolu d'une façon plus heureuse. Et cela non seulement quant à la forme, — elle est d'une précision et d'une clarté exemplaires — mais pareillement en ce qui concerne le fond. ...Partout les traits caractéristiques sont bien mis en relief ; il est tenu compte de l'histoire intérieure non moins que des faits extérieurs ; le récit est plein d'esprit, riche en idées, et pourtant d'une parfaite sobriété. Je ne puis que souhaiter que ce livre rencontre un large accueil parmi les étudiants en théologie. Si chacun d'eux, à l'avenir, se mettait à l'étudier avec attention et réflexion, de préférence aux maigres manuels en usage, ce serait un vrai gain. Mais on peut le recommander aussi, non pas peut-être à ce qu'on est convenu d'appeler le grand public cultivé, mais à toute personne vraiment instruite. A côté du livre de Hase, nous n'avons malheusement pas, nous autres théologiens, de bon abrégé d'histoire ecclésiastique à offrir à cette classe de lecteurs » — « Celui qui parle dans ces pages, lisons-nous dans le même article, n'est pas un érudit dont l'intérêt s'épuise dans la connaissance des détails, ni un dilettante qui se délecte au jeu attrayant de l'histoire. Ce n'est pas un pessimiste qui transporte dans l'histoire sa propre maussaderie, ni un optimiste qui croit au progrès indéfectible de la culture intellectuelle. C'est un homme pour qui l'Evangile est la chose la plus sacrée que possède l'humanité ; un homme à qui l'histoire à enseigné que l'Evangile seul, et non quelque civilisation ou quelque nationalité que ce soit, est impérissable ; un homme enfin qui a à cœur le vrai bien de son peuple, qui connaît la crise qu'il traverse, mais a confiance dans la puissance de la foi chrétienne et de la morale dont cette foi est la source. »

Cette recommandation si chaleureuse de l'ouvrage du juriste de Leipzig par le théologien de Berlin a d'autant plus de poids qu'au point de vue dogmatique et ecclésiastique ces deux hommes ne sont pas du même bord, tant s'en faut. M. Sohm est conservateur et luthérien, il ne s'en cache pas. Selon lui la théologie des IIe et IIIe siècles, qu'il appelle excellemment « la dernière grande production de l'esprit hellénique, » a fixé « pour tous les temps » les traits fondamentaux de la théologie chrétienne, et la confession de l'Eglise

luthérienne du XVIe et du XVIIe siècle est l'expression définitive, semble-t-il, de l'Evangile, partant le seul remède dans la crise sociale du temps présent. J'avoue, remarque à ce propos le critique de Berlin — et c'est la principale réserve dont il fait suivre ses éloges, — j'avoue ne pas comprendre la position que prend ici l'auteur. Comment un homme qui, de la première à la dernière page de son livre, fait preuve d'un sens historique aussi exercé, peut-il faire à ce point abstraction de ce même sens historique quand il s'agirait de l'appliquer aux documents du Nouveau Testament et à la confession traditonnelle de l'Eglise? Qu'un juriste, qui n'a pas à s'inquiéter de la question de savoir d'où vient le droit actuellement en vigueur, ou qu'un politicien, qui n'est tenu de compter qu'avec la forme ou l'organisation relativement la plus forte de l'Eglise de son temps, voie dans la confession de foi traditionnelle « la base historiquement donnée de l'Eglise, » « la grande puissance qui en réalité règne dans l'Eglise et qu'il s'agit de rétablir sur le trône, » — cela se conçoit. Mais qu'un historien, qui a étudié à fond les annales de l'Eglise, qui nous enseigne lui-même que toutes les manifestations de la vie de l'Eglise (et l'expression de sa foi en est une, sans doute) dépendent des circonstances de temps et de lieu, puisse songer à ramener les générations actuelles à la « confession » du XVIe et du XVIIe siècle, voilà ce qui paraît à M. Harnack plus difficile à comprendre, et il n'est sans doute pas seul dans ce cas. En fait de « grande puissance, » pour autant qu'il s'agit de l'Eglise, il n'en existe qu'une aujourd'hui, — à part la puissance spirituelle de l'Evangile, — et cette grande-puissance, ce n'est pas le confessionnalisme luthérien, fût-il même renforcé par le parti de « l'Union positive, » c'est l'Eglise romaine avec son pape infaillible.

Ajoutons, pour achever de caractériser dans ses grands traits l'ouvrage que nous annonçons, que le juriste se trahit par l'intérêt tout particulier qu'il voue aux questions d'organisation et de constitution et aux rapports entre l'Eglise et l'Etat ; que dans l'histoire moderne, surtout dans ce siècle-ci, c'est l'Allemagne qui est partout au premier plan ; que dans le paragraphe final, intitulé *La situation actuelle*, le langage s'élève à un genre d'éloquence qui rappelle celui des anciens prophètes. C'est une prédication laïque des plus impressives sur les périls, les devoirs et les espérances de l'heure présente.

Malgré les qualités littéraires de l'original, ou peut-être à cause

même de ces qualités, ce n'était pas chose facile que de le faire passer en français. La traductrice, introduite auprès du public par un avant-propos de M. Bernard, l'un des pasteurs de l'Eglise française de Berne, s'est acquittée de sa tâche avec bonheur, librement, mais fidèlement. A quelques phrases près, l'ouvrage se lit presque comme une œuvre de première main.

V. R.

R. A. LIPSIUS. — COMPTE RENDU DE LA LITTÉRATURE THÉOLOGIQUE DE L'ANNÉE 1891 [1].

Depuis la dernière notice que lui consacrait la *Revue* (en janvier 1890), le *Jahresbericht* a continué à paraître dans les mêmes conditions, non plus chez Mohr, à Fribourg en Brisgau, mais chez Schwetschke et fils, à Brunswic. Nous avons sous les yeux les quatre fascicules où sont inventoriées les publications théologiques de l'année 1891. Le volume entier compte cent pages de plus que celui d'il y a trois ans. Le registre alphabétique des auteurs, à la fin du volume, remplit à lui seul plus de 60 pages à deux colonnes. Le nombre des auteurs analysés, ou du moins cités, ne doit pas être fort éloigné de 3000. Nous ne garantirions pas que la littérature théologique de langue française soit enregistrée sans aucune erreur ni omission. Certains ouvrages sont simplement mentionnés qui auraient mérité d'être caractérisés et appréciés, ne fût-ce qu'en quelques lignes. C'est le cas, par exemple, du *Problème de l'autorité* de M. Léopold Monod. Mais de semblables lacunes sont presque inévitables dans un répertoire qui embrasse une pareille masse de matières. S'il faut s'étonner d'une chose, c'est qu'il soit aussi complet, et l'on ne peut qu'admirer le degré de perfection en son genre auquel l'ouvrage est parvenu.

Le personnel des collaborateurs a subi quelques modifications. Pour la littérature de l'histoire ecclésiastique de 1517 à 1700 M. Benrath, de Bonn, a cédé la place à M. Lœsche, de la faculté protestante de Vienne, et pour la littérature « interconfessionnelle » M. Kohlschmidt, pasteur à Denstedt près Weimar, a pris celle de M. Nippold. — Dans la troisième section, celle qui traite de la

[1] *Theologischer Jahresbericht*, ...herausgegeben von R. A. Lipsius. — Elfter Band enthaltend die Literatur des Jahres 1891. — Braunschweig 1892. C. A. Schwetschke und Sohn. — 658 pages en quatre fascicules.

théologie systématique, la besogne est répartie entre quatre collaborateurs, au lieu de ne l'être, comme précédemment, qu'entre deux. M. Lipsius s'est réservé la philosophie de la religion et ce qui a trait aux principes généraux de la théologie (foi et dogme, révélation et autorité, etc.). Il s'est déchargé de l'encyclopédie, de l'apologétique et de la symbolique sur M. Aug. Baur, doyen à Münsingen (Wurtemberg), de la dogmatique sur M. Aug. Dorner, professeur à Königsberg. M. Marbach, surintendant à Eisenach, a continué à dépouiller la littérature relative à l'éthique. Pas de changements en ce qui concerne l'exégèse et la théologie pratique.

Un avis de l'éditeur nous apprend que des mesures sont prises pour assurer la continuation de cette œuvre malgré le coup sensible que lui a porté le décès du regretté Lipsius. C'est fort heureux ; car quiconque a pris l'habitude de lire le *Jahresbericht* aurait peine à s'en passer, quelques réserves d'ailleurs qu'il puisse avoir à faire *in petto* sur tel ou tel jugement ou, d'une manière plus générale, sur le point de vue théologique de tel ou tel collaborateur.

H. V.

Théod. Gerold. — Edouard Reuss[1].

Il ne faut pas chercher dans ces pages une étude sur la théologie de Reuss ni même une caractéristique détaillée de ses ouvrages. L'auteur n'avait d'autre prétention que « de résumer à grands traits la vie extérieure et la remarquable activité de l'homme et du savant, et de faire revivre encore une fois le maître vénéré et aimé devant les regards de ses nombreux élèves. » Ceux-là même qui n'ont pas eu l'honneur et l'avantage d'être du nombre de ces derniers, mais n'en voient pas moins dans l'éminent docteur de Strasbourg un « maître vénéré et aimé, » liront ces pages avec un vif intérêt. Ils remercieront cordialement M. le pasteur Gerold d'avoir rendu à sa mémoire cet affectueux et reconnaissant hommage, et le féliciteront de s'être acquitté de cette tâche avec autant de sobriété que de « piété. » — La *notice biographique*, page 5-71, est suivie d'une *bibliographie des ouvrages d'Edouard Reuss*, qui ne remplit pas moins de quinze pages.

H. V.

[1] Notice biographique, de 87 pages. — Paris, librairie Fischbacher, 1892.